

Keywords/ Mots-clés : *Da Vinci Code, Dan Brown, lecture critique, Barthes, code, littérature, Léonard de Vinci, Bible, Dolto, psychanalyse, anthropologie, idéal, zapping, Marie-Madeleine, condition féminine, sexualité, fusion sexuelle, Gainsbourg, Musil.*

Le Da Vinci Code ou Le degré zéro de la littérature ?

Quand le critère sexuel devient le critère majeur d'évaluation de l'humanité d'un individu, toute idéalisation devient équivoque, voire problématique : c'est le principe d'humanisation qui est mis en question.

Le Da Vinci code a été, est encore un *best-seller* mondial : « Ce n'est plus un livre, c'est un triomphe : 20 millions de lecteurs dans le monde dont 1 million en France »¹. Et voici que se présente la sortie d'une version cinéma². C'est l'occasion de nous livrer à un bilan de l'événement initial, le livre. En première approximation, ce livre offre le spectacle d'un succès littéraire mais est-ce pour autant un succès pour la Littérature ? Peut-on parler d'un chef d'œuvre littéraire³ ?

On peut affirmer que c'est un succès littéraire sans être un chef d'œuvre.

Notre point de vue

Nous tenterons d'appréhender à la suite d'autres analystes⁴ les raisons conscientes et inconscientes de ce succès.

Un critère, pour estimer la portée d'un succès, réside dans son intégration d'une série de références culturelles : toute oeuvre se construit pour une part sur des sédiments du passé. C'est le cas du livre de David Brown : Léonard de Vinci, la Bible et le Louvre, respectivement un génie, un chef d'œuvre et un temple de la Culture sont convoqués avec bien d'autres. Mais suffit-il d'intégrer ces prestigieuses références culturelles pour devenir un chef d'œuvre ou même un objet de marketing ? Dans le meilleur des cas, ces emprunts pourraient juste suffire à attirer l'attention. Cependant, un tel ouvrage même s'il est une fiction ou au mieux, un bon suspense, a comme principal attrait de « sauver » de l'oubli, voire de l'ignorance des questions culturelles. En somme, cet ouvrage offre l'opportunité d'une sorte de bain culturel, peut-être même, une (ré)génération culturelle pour tout individu alphabétisé de 15 à 85 ans. L'ensemble des commentaires qui inondent le marché (18 livres,

¹ Cf. : le dossier *Le Da Vinci code décodé* (p.38 à 74) in *Historia* n°699 mars 2005. Notez qu'aujourd'hui, dans le n° de mai 2006 (p.61) de la revue *Science et Vie*, c'est le chiffre de 40 millions de lecteurs qui est avancé. Un doublement des ventes en un an ? Le journal *Le Monde* (édition du jeudi 18 mai 2006) en page 18 donne le chiffre de 60 millions d'exemplaires imprimés.

² Date annoncée : le 17 mai 2006.

³ « Il ne s'agit pas de prétendre que le DVC est un livre de « grande littérature ». Aussi populaire soit-il, je ne suis pas certain qu'il passera l'épreuve du temps » Propos de Dan Burstein dans le livre *Les secrets du Code Da Vinci Le guide non officiel des mystères du Code Da Vinci* Editions Les Intouchables 2004 pour la traduction française.

⁴ Lire en particulier, l'épilogue p.245-251 dans Etchegoin M-F., Lenoir F., *Code Da Vinci : l'enquête* Edition Robert Laffont, Paris, 2004. (interdit de publication aux Etats-Unis) ou encore L'introduction p.13-27 in Burstein D. *Les secrets du Code Da Vinci Le guide non officiel des mystères du Code Da Vinci* Editions Les Intouchables 2004.

rien qu'aux Etats-Unis), est la preuve que ce thriller a provoqué une énorme curiosité culturelle, intellectuelle et touristique. Cependant, s'arrêter à ce constat, serait faire preuve d'un manque d'esprit critique et voilerait l'essentiel.

Aussi, notre point de vue est d'avancer que ce livre, loin de faire la promotion de la culture, est le signe de son déclin, de sa mort. En fait, *le Da Vinci Code* offre à la culture occidentale un enterrement de première classe. Il représenterait ce qu'avec Roland Barthes, on aurait pu appeler « le degré zéro de la Littérature ». Pour étayer notre hypothèse, nous nous baserons successivement sur une étude de la forme et du fond.

Du côté de la forme

Dans sa forme, le *Da Vinci*⁵ code offre un découpage en 105 chapitres. Ce nombre de 105 chapitres pour 740 pages dans l'édition de poche donne une moyenne de 7 pages par chapitre. Cette répartition en petites entités offre une collection de mini-événements qui apparente l'acte de lecture à un zapping. Cette disposition en 105 petites entités auxquels il faut ajouter la page sur « les faits », le prologue et l'épilogue, se calque sur le type d'attention structurée par le monde des média et de la télécommande. Après bien d'autres comme Joel de Rosnay⁶, Philippe Meirieux⁷ avance que la télécommande « contribue à la désintégration de l'attention. Elle fait voler en éclats la perception linéaire, encourageant l'esprit de dispersion systématique, le sujet à l'agitation permanente. Et corollairement, dans une course de vitesse infernale, elle entraîne les chaînes de télévision, qui craignent plus que tout que le spectateur ne fuie sur une chaîne concurrente, à multiplier les accroches successives, les provocations impromptues, les plans les plus courts possibles qui s'enchaînent à un rythme effréné, pour garder le spectateur sous son emprise. Le zapping est devenu inéluctable : afin d'éviter que le spectateur ne le pratique entre les chaînes, les chaînes l'organisent en permanence dans leurs programmes. » Cette problématique, Dan Brown l'a bien comprise et l'a appliquée dans l'écriture du roman. Astucieusement, il organise sa fiction comme un zapping dans une chaîne de lectures. Son idée géniale est d'abord dans la forme. L'over la structure du roman dans la structure de l'attention façonnée par les média permet de distiller un tel suspense au point même de risquer la rupture dans l'attention du lecteur. Au final, nous avons une flopée de petites histoires qui accrochent l'attention, avec le risque de ne plus voir le lien entre elles, la dispersion se faisant au détriment d'une compréhension plus globale⁸. Cette menace, Barthes la pressentait, l'a anticipée et décrite dans son ouvrage *Le degré zéro de l'écriture* : « Il y a donc une impasse de l'écriture, et c'est l'impasse de la société même : les écrivains d'aujourd'hui le sentent : pour eux, la recherche d'un non-style, ou d'un style oral, d'un degré zéro ou d'un degré parlé de l'écriture, c'est en somme l'anticipation d'un état absolument homogène de la société; la plupart comprennent qu'il ne peut y avoir de langage universel en dehors d'une universalité concrète, et non plus mystique ou nominale, du monde civil. »⁹ Donc, de notre point de vue, par sa forme, le roman de Dan Brown se rattache à l'univers médiatique, il signe l'abandon du grand roman de la Littérature. Nous irons même plus loin en

⁵ Dan Brown, *Da Vinci Code*, Collection Presse Pocket n° 12265, Editions Jean-Claude Lattès, Paris, 2004.

⁶ « La télécommande infrarouge du téléviseur a bouleversé en quelques années, et dans le monde entier, notre façon de consommer des images et de l'information » De Rosnay J. *L'homme symbiotique*, Col. Points n°357, Editions Du Seuil, 1995, Paris, p.129.

⁷ Meirieux Ph., *La télécommande et l'infantile*, mars 2005: texte disponible sur le site : http://perso.wanadoo.fr/jacques.nimier/telecommande_meirieu.htm

⁸ Heureusement, l'auteur ne va pas jusqu'à provoquer l'éclatement de la phrase, ni l'éclatement de la syntaxe.

⁹ Barthes R., *Le degré zéro de l'écriture* suivi de *Nouveaux essais critiques*, Col. Points Littérature n°35, Editions Du Seuil, Paris, 1953.

avançant que cette forme d'écriture semblable à du zapping met en danger l'éducation dans son principe même si on n'y prend pas garde¹⁰. Cette littérature à suspense ne situe pas du côté de la grande littérature. Celle-ci est « du côté de la transmission car elle fraye avec les invariants humains¹¹, touche ce qui relie les hommes entre eux de génération en génération, cherche la trace qui dure et non l'effet immédiat, impose de surseoir au zapping culturel pour prendre le temps de cheminer avec d'autres personnes que celles qui nous sont familières, dans d'autres temps et d'autres lieux. »¹²

Il nous faut ajouter que s'il y a dans ce type d'écriture un danger dans la rupture de l'attention du lecteur, il y a aussi un danger dans le chef de l'auteur : la multiplication de petits épisodes rend périlleuse, presque invraisemblable la construction d'une unité de l'intrigue. Ce dernier danger dans le montage a été repéré par certains analystes. L'incohérence guette...mais après tout, quelle importance, seul compte le maintien d'un suspense.

Du côté du fond

Si nous avons mis en évidence un degré zéro de l'écriture, il nous faut examiner ce qu'il en est du contenu, des idées.

Sur le fond, le découpage de la forme en une multitude de chapitres se renforce du renvoi à de nombreuses énigmes culturelles. Ce recours et la connexion faites entre de multiples énigmes historiques, des langages, des codes culturels très particuliers, voire ésotériques ont l'avantage de crypter le suspense, de l'épaissir et de maintenir l'intérêt du lecteur qui se voit transformer en déchiffreur d'énigmes. Par ces nombreuses références qui chevauchent les périodes historiques, le lecteur se voit soit, sollicité dans ses acquis soit, initié mais quoiqu'il en soit, il est clair d'emblée qu'on lui cache quelque chose. Donc, au-delà des connaissances que le lecteur peut avoir, l'auteur lui fait croire à un possible complot organisé autour de son éducation historique et religieuse. Aussi, le lecteur se doit d'intégrer un maximum d'éléments, de suivre les innombrables indices semés le long de la lecture. L'exploitation de toutes ces références et énigmes historiques donne l'illusion d'une épaisseur anthropologique à l'œuvre mais il n'en est rien, il n'y a guère densité psychologique chez les différents personnages. Ceux-ci sont d'une très grande simplicité : chaque personnage s'identifie à sa fonction dans le récit (commissaire, professeur, chauffeur, religieux) avec parfois un double jeu. Au-delà des personnages, ce qui s'impose avant tout, ce sont surtout les multiples décryptages de messages, d'images et de phrases qui renvoient à un jeu de combinaison. Ce jeu combinatoire fait appel à une dimension cognitive qui s'apparente à de simples permutations entre signes. Ce jeu fait du *Da Vinci Code* « un roman d'idées »¹³.

Il serait dommage de prendre ce cryptage pour la preuve d'une densité psychologique. Une authentique densité psychologique est liée à un renvoi aux étapes et aux crises de la structuration de la personne humaine¹⁴ sinon les permutations n'apparaissent que comme des jeux d'enfants. Ici, dans l'ouvrage, depuis le titre jusqu'aux nombreuses phrases ou images qui permettent un nombre impressionnant de permutations, le fait du codage apparaît comme le principe de l'existence de « quelque chose », un code secret. De ce point de vue, Dan Brown

¹⁰ A ce propos, nous renvoyons à l'ouvrage de pédagogie à paraître: Janvier V. et Spee B. *Le zapping, du désir de savoir au désir d'apprendre ?*

¹¹ Exemple d'analyse mettant en évidence ces invariants : Spee B. *Pietr-le-Letton ou Comment se sauver de l'envie de tuer son frère ?* La Revue Nouvelle n°3 mars 2003, Bruxelles ou le site : www.onehope.be

¹² Meirieu Ph. *La littérature et la vertu : justification d'une approche littéraire des phénomènes éducatifs* octobre 2000

¹³ p.19 in Burstein D. *Les secrets du Code Da Vinci*

¹⁴ On pourra lire comme exemple d'une telle analyse l'article de Spee B. *Tintin ou la nostalgie d'un amour perdu* paru dans *La Revue Nouvelle* novembre 2004 n°10 ou sur le site : www.i6doc.com

touche un point sensible de l'organisation sociale contemporaine informatisée où la multiplication des codes est une situation communément partagée. A la limite, plus un individu a de codes, plus il a d'existence. Le principe du code a quelque chose de fascinant en-soi, il indique la possibilité d'un ordre plus complexe, voire « miraculeux » : qu'il suffise d'évoquer le fait que le code génétique d'un ver de terre ou d'un humain est fort semblable mais que tout la différence réside dans l'ordre des éléments. Cette dernière observation nous conduit à l'idée que le fond ne résulte que de la forme, à moins que ce soit le contraire : une idée a commandé la forme.

Du côté de l'impensable ou de l'impensé

Dans l'intrigue qui nous est racontée, il y a une idée qui pourrait passer pour « anthropologiquement » structurante (ou destructurante)- selon les attentes du lecteur - et donc, a fortiori, il aurait tout lieu de croire que cette idée constituerait finalement le secret de la réussite du livre de Dan Brown. Ce secret, pour signifier, ne peut se détacher que par rapport à un contexte, par rapport à un tissu culturel largement partagé même si ce dernier peut être en voie de décomposition: il a le mérite d'être connu même s'il n'est plus compris. Il pourrait même se « réduire à une grosse blague »¹⁵. Il n'empêche: ce contexte reste un repère, un peu comme le clocher d'une église pointue dans un paysage alors qu'elle est désertée. Précisément, un tissu culturel comme tous les tissus culturels, a une origine religieuse: ici, il s'agit du Nouveau Testament, de sa gardienne, l'Eglise Catholique et de quelques zélés défenseurs, comme l'Opus Dei.

Dans la dynamique initiée par l'intrigue, chacun se plaît à lire, et petit à petit, à imaginer l'impensable: le Christ a couché avec Marie-Madeleine, le fils de Dieu a couché avec une prostituée. N'a-t-il pas réalisé là la pleine incarnation du divin dans l'humain, mieux encore une fusion sexuelle qui atteste de l'Amour évangélique ? Dans cette fusion, la confusion est garantie: on ne distingue plus le divin de l'humain, la fiction de l'historique, le virtuel du réel, l'humain absorbe le divin. Dans une fiction où Dieu couche avec une putain, nous sommes tous de divins bâtards. On pourrait aller jusqu'à dire que le livre nous donne à voir, à penser un véritable « inceste »¹⁶ comme idéal où la dimension spirituelle verticale s'abolit dans la dimension matérielle horizontale.

Pour formuler la problématique sans connotation religieuse ou morale, nous pourrions ajouter que la dimension de l'idéal est abolie: paradoxalement, l'idéal est ce qui nous sépare, ce qui nous met en projet. En définitive, l'histoire du *Da Vinci Code* nous initie à la dissolution de l'idéal dans la fusion (sexuelle), cette fusion que l'Eglise a tant voulu contrôler au fil de son histoire précisément au nom d'un idéal. Or voici qu'au terme de la fiction de Brown, il nous est affirmé que l'idéal christique est la fusion sexuelle avec une exclue de la société juive.

S'il est possible avec le livre de Brown de penser que le Christ a eu des relations sexuelles avec Marie-Madeleine, il est impossible de s'y arrêter, de ne voir qu'elles. C'est comme si, dans la vie de l'abbé Pierre, on ne voulait voir que les quelques relations sexuelles qu'il a racontées dans son dernier livre, mais auxquelles il a renoncé au profit d'autres choses. Cette autre Chose est la dimension de l'idéal: ce qui l'a séparé, est ce qui l'a mis en projet pour autre chose... Bref, il importe de mesurer combien l'image d'un coït entre le Christ et Marie-Madeleine ne peut être prise comme l'image finale du Christianisme mais plutôt comme celle de son abolition. Nous sommes tentés d'estimer que si cette dernière proposition n'est plus

¹⁵ Nous faisons ici écho à un propos d'un administrateur du Meilleur des Mondes d'Aldous Huxley qui lui fait dire que « L'Histoire, c'est de la blague ». p.52 in Huxley A. *Le meilleur des Mondes* Pocked n°1438 Edition Plon.

¹⁶ Le mot est employé ici en particulier dans le sens où des niveaux de générations « différentes » interfèrent.

spontanément perçue par le lecteur comme iconoclaste, elle atteste de l'indice d'une perte de la dimension anthropologique et humanisante de tout idéal qu'il soit religieux ou non. Voilà précisément ce qu'il nous faut montrer, c'est à cette condition que nous pourrions avancer que *le Da Vinci Code* est bien le degré zéro de la Littérature.

A la limite, pour le lecteur contemporain, *Evangelies* ou *Da Vinci code*, ce sont deux fictions, deux romans où l'un prétend démentir l'autre mais tous deux ne sont pas réfutables. On ne peut rien dire sur leur véracité sauf si on se place à un autre niveau, au niveau d'un métadiscours, celui d'une épaisseur anthropologique. Ainsi, on pourrait avancer que la seconde fiction serait plus vraie parce que sexuée. Si tel est le métadiscours contemporain, envisageons-le.

Du côté de l'idéal

Paradoxalement, pour évoquer la possibilité de l'idéal, nous commencerons par le propos d'un chanteur qui a célébré avec talent l'exaltation physique, sexuelle mais aussi ses limites. Serge Gainsbourg dans un de ces textes « *Je t'aime, moi non plus* » a cette formule qu'il répète à l'envi: « L'amour physique est sans issue ». Autrement dit, la fusion qu'esquissent les va-et-vient des relations sexuelles, n'est qu'une métaphore d'une fusion impossible: la fusion même si elle est authentiquement désirée au plus fort, échoue: elle ne sera que relations. De fait, à l'issue du rapprochement sexuel, les partenaires se retrouvent séparés, l'un à côté de l'autre. Le constat s'impose: ils ne sont pas un, ils sont deux. Or c'est précisément dans cette irrémédiable distance qu'ils ont à réussir à maintenir des relations quotidiennes, à vivre ensemble. Vivre ensemble consiste à trouver la bonne distance, ni trop près ni trop loin, reconnaissance dans le meilleur des cas de leurs désirs réciproques d'être ensemble sans réussir cependant à être un.

En fait, la seule fusion connue de l'être humain est une fusion inaccessible car perdue dès la naissance et dont il gardera l'éternelle nostalgie... Si telle est la condition humaine, on comprendra que l'idéal s'inscrit dans l'espace d'une « défusion » irréversible, et donc, de la recherche de la bonne distance, celle où je ne me nie pas et où je ne cherche pas à soumettre l'autre. L'idéal se construit dans l'espace de l'entre-deux, non comme un leurre mais comme ce qui va permettre l'apparition d'un objet culturel ou mieux d'un autre être vivant. Dans cette perspective, l'objet culturel, musique, texte, image ou statue, est un objet qui aide à situer, à habiter l'espace de communication, de relations dont la relation sexuelle n'est qu'un aspect. L'objet culturel est bien ce qui atteste que ce qui sépare, peut donner lieu à projet, mais ce projet n'est pas toujours un projet d'existence. L'ambiguïté humaine est telle qu'à l'intérieur de cet espace, peut se construire son contraire: le projet de détruire les conditions mêmes de cet espace, donc, de nier la « défusion » et de freiner la sublimation. C'est dans ce mouvement que s'inscrit – nous semble-t-il – l'écriture et l'idée centrale même du livre Dan Brown.

Avec Dolto

Dans une distance critique par rapport à la fiction de Dan Brown, il importe de réintroduire la lecture du texte évangélique. Ce qui est premier, ce n'est pas de savoir si le Christ a « couché ou pas », mais de voir ce qu'il proposait comme idéal de la bonne distance entre les êtres. Et de fait, paradoxalement, si on veut trouver le chemin le plus court pour saisir la « distance » évangélique, et là, nous serons d'accord avec la démarche de Dan Brown, il s'agit d'examiner les relations du Christ avec les femmes. En tant qu'être sexué, le Christ a dû rencontrer la différence sexuelle comme une métaphore plus complète qu'une autre, de l'impossible fusion entre les êtres. Est-il dans l'ignorance, le déni de la différenciation sexuelle ? Est-il dans une fascination du même, du semblable ?

Pour comprendre ce qu'il y a d'anthropologiquement constructif dans l'histoire du Christ, nous nous appuyons sur l'approche psychanalytique qu'a faite Françoise Dolto¹⁷ des textes évangéliques. Les analyses de Dolto donnent à voir la personnalité du Christ comme un personnage attentif à la condition féminine dans un contexte socio-historique précis. Sans entrer dans le détail, les Evangiles nous donnent à entendre quatre types d'aliénations dont des femmes sont victimes. Dans un ordre d'évolution psychologique, il y a celle de la jeune adolescente, anorexique qui se laisse mourir à cause de la surprotection d'un père, chef de synagogue qui confisque la vie pour lui; puis, celle d'une jeune femme hémorragique toujours impure à cause de règles permanentes qui la relèguent en dehors d'une vie sociale même si elle est peu enviable par rapport à la nôtre; ensuite, celle d'une femme qui se laisse enfermée dans son rôle de ménagère et s'interdit d'écouter les paroles des hommes, surtout si elles sont contestatrices; et enfin, celle d'une prostituée asservie aux débordements sexuels autorisés aux hommes mais interdits aux femmes sous peine de lapidation. Le Christ libère ces quatre femmes de leur aliénation respective par son attention précise mais surtout désintéressée : il ne les libère pas pour lui-même mais pour une vie évolutive, non-unidimensionnelle. Que soit nubile la jeune adolescente qui finit par quitter son père. Que soit fréquentable l'hémorragique prisonnière de sa biologie dérégulée. Que soit critique la ménagère appliquée à régner sur sa famille. Et enfin, que soit sentimentale la prostituée interdite d'accès aux autres dimensions d'une véritable relation humaine s'inscrivant dans la durée. Ces libérations donnent lieu à des découvertes qui ne sont possibles que par le biais d'un être qui circule attentif sans confisquer la vie. Avec un ensemble de nuances que seule peut donner la lecture du texte, les évangélistes dessinent le portrait d'un homme d'idéal, bien au-delà de tous ceux qui auraient pu coucher avec Marie-Madeleine¹⁸ pour leur seul plaisir, et bien au-delà, d'autres hommes qui ont aspiré à un pouvoir sur les femmes, fût-il clérical¹⁹.

Au-delà de la jouissance immédiate

Il apparaît que le travail d'humanisation d'un environnement humain ne se fait que dans une mise à distance de la jouissance immédiate sauf si on veut théoriser sur la possibilité ou la nécessité d'une nouvelle économie psychique²⁰. Dans cette mise à distance, il est possible d'apporter à l'autre un espace de libération et de création personnelle dont l'œuvre d'art offre une métaphore. Il est évident que les œuvres d'art, livre ou statue, ne sont pas la vie, mais sont une pâle copie même si elle est belle, un écho²¹ de la Vie même. Cependant, les œuvres d'art sont la preuve d'un bénéfice, celui d'une création de quelque chose qui n'existait pas quand se produit un détachement de la jouissance immédiate. L'artiste fait œuvre pour montrer qu'il y a une autre vie possible que la sienne même si c'est toujours un peu de la sienne dont il est question.

¹⁷ Dolto Françoise, *L'évangile au risque de la psychanalyse* tome 1 (n°111) et t. 2 (n°145), Col. Points Anthropologie, Editions du Seuil, Paris, 1980,1982, ou encore, *La foi au risque de la psychanalyse*, Col. Points Anthropologie n°154, Editions du Seuil, Paris, 1983.

¹⁸ En plus de Marie, mère de Jésus, on devrait distinguer au niveau textuel trois autres Marie qui se confondent dans le portrait mythique de Marie-Madeleine, « la prostituée devenue sainte », mais ici, nous sommes bien au niveau de l'imaginaire collectif. A ce propos pour plus de détails, nous renvoyons au chapitre « De Myriam de Magdala à Marie-Madeleine », les pages 111 à 125 du livre *Code Da Vinci : l'enquête*.

¹⁹ Il aurait beaucoup à dire sur les gains ou les pertes d'un passage d'un système matriarcal à un système patriarcal. Les deux systèmes sont humains mais le second permet très probablement un affranchissement plus rapide par rapport à une nature toute puissante. Passage de la Préhistoire à l'Histoire.

²⁰ Melman C. *L'homme sans gravité* Col. Folio Essais N°453 Editions Denoël 2002.

²¹ On pourra lire comme exemple d'une telle analyse l'article de Spee B. *Bruges-la-Morte ou comment échapper au miroir ?* Article paru sur le site www.onehope.be

Dans les Evangiles, il est question d'un idéal plus qu'esthétique, un idéal altruiste qui doit permettre une humanisation généralisée.

Dans la mesure où *le Da Vinci Code* occulte cette dernière dimension, celle de l'idéal (évangélique), sa trame fait disparaître la condition même de l'amour qui a pu rendre possible la rencontre « romantique » entre le Christ et Marie-Madeleine. Il y a eu de l'amour entre les deux mais dans un renoncement manifeste et partiel. On peut imaginer que le bris du flacon de parfum aux yeux de tous, gaspillage d'un prix estimé à une année de travail, est comme la preuve d'une réciprocité, d'une communication existant même dans un renoncement, au cœur de la mise à distance d'une jouissance immédiate : l'amour de Marie-Madeleine proclamé dans une destruction du parfum séducteur fait écho à l'amour libérateur et humanisant que le Christ avait pour les êtres.

Cette communion dans la distance peut laisser rêveur: elle est l'amorce d'une autre littérature que celle du *Da Vinci Code*. De ce point de vue, les histoires que raconte la Bible, le plus grand Roman de l'histoire occidentale, font pressentir que *le Da Vinci Code* est bien le degré zéro de la Littérature.

Nous voudrions conclure en rendant hommage à un autre chef d'œuvre²² de cette Littérature occidentale avec un passage de *L'homme sans qualités* de Robert Musil : « **Ordinairement, l'homme ne sait pas qu'il doit se croire plus qu'il n'est pour pouvoir être ce qu'il est ; mais il faut au moins qu'il sente ce « plus » d'une manière ou d'une autre au-dessus et autour de lui ; et parfois, tout à coup, il peut en être privé. Alors, quelque chose d'imaginaire lui manque.** »²³

Spee Bernard
Master en philosophie

²² Il y a d'autres chefs d'œuvre comme dans ce qu'on appelle improprement la paralittérature. Nous renvoyons à notre analyse : Spee B. *Hergé et le mythe du boy-scout. Lire Tintin avec Lévi-Strauss* Texte d'une communication faite en novembre 2004, disponible sur demande sur le site www.onehope.be

²³ Musil Robert, *L'homme sans qualités*, tome 1, Col. Roman Points n° R60 , Editions du Seuil, Paris, p.633.